

LA NATION

journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 3 francs. Abonnement annuel: 72 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 30 francs; payable au compte de chèques postaux 10-4772-4

Un Credo sans goût ni moult

Le mensuel *Bonne Nouvelle* de juillet a consacré un dossier au Symbole des Apôtres. Qu'y apprend-on? Que Dieu est une «figure très mystérieuse, tout à fait séparée de l'univers» et que «rien ne lui ressemble dans la création». La Vierge n'est pas vraiment une vierge, mais simplement «la jeune fille qui n'a jamais enfanté». *Vierge* est une «traduction fautive». On apprend aussi que Dieu n'est pas «tout-puissant»: la «notion de toute-puissance de Dieu n'est pas biblique, mais une invention de l'Eglise». D'ailleurs, «Dieu ne crée pas l'univers à partir de rien, [...], il met en ordre le tohu-bohu et lui donne un sens». Dans la foulée, le Christ n'a pas vraiment été conçu du Saint Esprit, lequel l'a uniquement fait «advenir», spirituellement, «à sa filiation divine». Et pour finir, «la résurrection n'est pas une donnée scientifique, mais une question de foi».

Qui pourrait se convertir à un Credo aussi anémique?

Les auteurs cités sont multiples, mais ils vont tous dans le même sens: émousser et diluer le Symbole des Apôtres, contester le sens plein des mots (créateur, vierge, résurrection) et, finalement, spiritualiser la foi au point de la désincarner.

A les lire, on a le sentiment que le texte des Ecritures ne doit en aucun cas être compris comme il nous est donné et comme on l'a toujours compris. Son vrai sens est caché au simple croyant et n'est accessible qu'au savant. Et pourtant, dit le Christ, «je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux enfants»!

Les textes sacrés ont sans doute plusieurs sens, mais pourquoi évacuer par principe le sens immédiat et littéral, ses précisions et ses imprécisions, ses formulations parfois incompréhensibles, choquantes ou terrifiantes? Le chrétien doit le recevoir et l'assumer pleinement, non le dévier en corner par des «interprétations» symboliques confortables.

Ces théologiens ont-ils seulement une pensée pour le croyant ordinaire, qui passe son temps à entendre des autorités démolir ce que d'autres autorités lui ont enseigné?

La théologie moderne pêche par un recours trop exclusif et insuffisamment prudent aux méthodes scientifiques. C'est notamment le cas de la méthode historico-critique qui, sortant de son domaine propre, en arrive à imposer ses critères de crédibilité aux faits surnaturels eux-mêmes.

De plus, les sciences humaines sont très perméables à l'idéologie. Par la critique historique, c'est le rationalisme qui s'est glissé dans l'étude des textes, contraignant le chercheur à exclure de la réalité tout ce qui ne relève pas directement de la raison. L'historicisme, qui est une dérive parallèle, conteste la valeur permanente des textes sacrés et de leur

interprétation traditionnelle, considérés comme des simples épisodes, aujourd'hui dépassés, de l'histoire des sociétés humaines. D'autres théologiens recourent à la réduction psychanalytique qui, à l'inverse, supprime purement et simplement la réalité historique et sa signification salutaire pour ne trouver dans les textes sacrés que des représentations imagées des structures de la psyché humaine. Certains utilisent la critique linguistique, notamment structuraliste, pour déconstruire le langage biblique. D'autres lisent l'Evangile du point de vue du matérialisme historique, qui fait du Christ une préfiguration individuelle de l'humanité accomplie. Mentionnons enfin la théologie féministe, ultime et significatif avatar de la critique moderne! La théologie «scientifique» apparaît dangereusement liée aux modes idéologiques! A quand une théologie anti-spéciste?

Ces razzias successives ne laissent pas subsister grand chose de ce qu'on apprend au catéchisme. Aussi, nos théologiens, tout en poursuivant leurs travaux de démolition, s'efforcent-ils de soustraire un petit peu de foi à cette science qui tout à la fois les séduit et les effraie. Ils se réfugient alors, comme on le voit dans le dossier de *Bonne Nouvelle*, dans la spiritualité, la morale et la psychologie. En gros: nous vous abandonnons le monde, laissez-nous le sens!

La science a une portée plus limitée que ces théologiens ne le croient, ne serait-ce que parce qu'elle ne s'occupe que du général et que les faits qui fondent la foi sont uniques. La science, notamment historique, peut cerner un fait unique. Mais ce fait comme tel lui échappe. Or, c'est sur des faits uniques, reçus comme autant de certitudes, que se penche la théologie. Unique est la création du monde par le Père, unique est le péché originel duquel découlent tous les autres, unique le sacrifice du Fils, unique sa résurrection, unique son retour à venir! Unique le Saint Esprit, unique encore l'Eglise déchirée par la malice des hommes! Unique enfin chaque être humain, appelé au salut et à la vie éternelle! Toutes ces réalités uniques énumérées par le Credo échappent par définition, par essence, à l'approche scientifique. Elles lui échappent d'autant plus qu'elles se situent toutes, par l'incarnation, à la rencontre du surnaturel et du naturel. Faute de le voir, nos théologiens s'imposent mille contorsions inutiles.

Tel, comme on l'a vu, s'échine à contester la création divine du monde à partir de rien et n'attribue à Dieu que la mise en ordre du chaos. Il ne voit pas qu'à ce niveau, ordonner et créer sont deux manières de dire à peu près la même chose. Le terme hébreu de tohu-bohu, qu'on utilise pour désigner le chaos primitif, l'état des choses «avant» l'intervention de Dieu, signifie masse informe, confusion, vide, désert, désordre. Le tohu-bohu est un désordre sans la

moindre trace d'ordre. Or, tout ce qui existe, le grain de poussière le plus banal, l'atome le plus simple, le moindre proton, constitue déjà un élément d'ordre. En d'autres termes, si le tohu-bohu d'origine était réellement total, rien n'existait, pas même l'espace, pas même le temps. Et c'est ce rien que Dieu a ordonné, autrement dit, c'est à partir de ce désordre absolu qu'il a créé l'univers. Quand la Bible dit que «la terre était informe et vide», c'est la même idée: dépourvue de forme, la matière n'existe pas.

Dieu donne certes un sens aux choses, comme on dit dans le dossier, mais il le leur donne en les créant, non en le leur ajoutant de l'extérieur.

Tel autre conteste la toute-puissance de Dieu, sous le motif que la Bible n'utilise pas ce terme. D'abord, le Credo ne prétend pas être un recueil de citations bibliques. Mais surtout, que «le Dieu des dieux et le Seigneur des seigneurs», comme dit Moïse, que celui à qui «tout est possible», comme dit le Christ, soit tout-puissant, c'est assez évident, étant celui dont la parole crée «la vie, le mouvement et l'être».

Peut-être s'agit-il d'éviter l'apparente contradiction entre l'existence du mal et celle d'un Dieu à la fois bon et tout-puissant. Que Dieu supporte patiemment l'existence du mal est sans doute le plus insondable de tous les mystères. Mais nier sa toute-puissance pour le blanchir, c'est entrer dans un jeu dangereux. S'il n'est pas tout-puissant, que valent ses promesses? Et s'il ne tient pas ses promesses, que vaut notre foi? On croit modifier un seul élément, et c'est tout l'édifice qui vacille.

Un troisième embrouille le récit de la résurrection en disant que ce «n'est pas une donnée scientifique, mais une question de foi». L'opposition entre les deux notions n'est pas pertinente. Un fait peut être historique et ne pas relever de la science, comme nous l'avons dit plus haut. Jésus, sa naissance, sa vie, sa mort et sa résurrection, c'est l'histoire concrète de la venue de Dieu sur la terre. On ne va pas demander à la recherche scientifique ce qu'elle en pense, sauf pour l'entendre confesser qu'il ne lui appartient pas d'entrer sur ce terrain. La question est de savoir si la résurrection a réellement eu lieu, si c'est un conte édifiant pour nous faire comprendre autre chose ou si c'est une faribole. On touche ici à la pointe de la foi chrétienne: «Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, et notre foi vaine».

Or, s'il est vrai que la Bible ne décrit pas la résurrection comme telle, elle nous livre le témoignage de tous ceux qui ont vu le ressuscité. La foi porte précisément sur ce témoignage et la réalité de ce qu'il rapporte.

Pourquoi, encore, dire que rien ne ressemble à Dieu dans la création alors que «Dieu créa l'homme à son image»? Pourquoi affirmer que «Dieu ne se révèle pas dans les choses, mais dans l'his-

toire», alors que «ses perfections invisibles, sa puissance éternelle et sa divinité se voient comme à l'œil nu, depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages», comme dit saint Paul dans le premier chapitre de l'épître aux Romains? Pas peu à peu au cours de l'histoire, mais «depuis la création du monde».

Là encore, on abandonne la place, on neutralise l'univers pour se recroqueviller dans sa petite bulle intérieure de foi personnelle.

Ce recul tactique ne sert à rien: la foi désincarnée calfeutrée dans les limbes de la conscience ne résistera pas davantage à la gangrène scientiste que les affirmations sur la création *ex nihilo*, la vierge Marie ou la résurrection.

Les auteurs du dossier sont tous protestants sauf un. Mais le théologien catholique associé à l'opération, doctorant en théologie et professeur d'aérodynamique, ne sort pas du lot. Ses considérations «scientifiques» sur les gènes du Christ et sur la virginité de Marie sont à l'unisson de ce dossier, désinvoltes (à l'égard des personnes du Christ et de sa mère) et prétentieuses (à l'égard de l'interprétation traditionnelle des textes sacrés).

Bonne Nouvelle est organe officiel de l'Eglise évangélique réformée du Canton de Vaud. Dans ce dossier, il donne de celle-ci l'image d'une secte libérale. Ce n'est pourtant pas ce qu'elle est. La Rédaction aurait pu offrir la parole à un représentant de la tendance évangélique, dont on sait assez nous dire qu'elle est en progression constante (ceci expliquant sans doute cela), ainsi qu'à l'un ou l'autre tenant de la tendance traditionnelle qui est celle de bien des pasteurs vaudois et, implicitement, celle d'une bonne partie de leurs ouailles.

Cela aurait rendu compte du fait qu'il reste dans ce pays beaucoup de personnes qui acceptent le Credo au premier degré et dans sa totalité. Sans forcément tout en comprendre – qui le peut? – elles y voient ce que l'Eglise y a toujours vu, une synthèse d'une richesse inépuisable, le cadre de nos réflexions théologiques et morales, un pont entre les confessions chrétiennes, le résultat de l'application du meilleur de l'intelligence humaine aux mystères de la vérité révélée.

OLIVIER DELACRETAZ

¹ (Matt. 11:25)

² La lecture littérale n'est pas, comme on croit trop souvent, une lecture sectaire qui consiste à piquer certains éléments de la Bible en les soustrayant à l'intelligence et en les instrumentalisant au gré des besoins de leur utilisateur. La lecture littérale est elle aussi une interprétation, qui repose sur le fait que les mots de la Bible, les versets et leur agencement ont d'abord un sens premier, qui doit être reçu pour lui-même.

³ Deutéronome 10:17

⁴ Marc 10:27

⁵ 1 Cor. 15:14

Rodolphe-Théophile Bosshard Une magnifique exposition à Payerne

1889-1960: telles sont les dates de la vie du peintre R.-Th. Bosshard. Donc nous fêtons cette année les 120 ans de sa naissance et l'année 2010 sera celle des cinquante ans de sa mort. Une exposition pour ce double anniversaire, et cent-vingt tableaux pour ses cent-vingt ans!

Dans une production très abondante, le choix de ces cent-vingt œuvres surprendra plus d'un visiteur. En effet, on connaît les grands nus de Bosshard, ses paysages si construits, souvent inspirés par la Grèce ou le Nord de l'Afrique, mais on connaît moins ses œuvres religieuses, ses dessins, lavis, encres de Chine, donc ses œuvres sur papier, et surtout, grâce à l'énergie de Monsieur Daniel Bosshard, petit-fils du peintre, sont montrés une cinquantaine de tableaux qui n'ont jamais, ou presque jamais été présentés en public. Donc un artiste qui se dévoile ici pour les cent-vingt ans de sa naissance.

Naissance marquée par l'absence du père, décédé quelques mois plus tôt en Pologne. Rodolphe-Théophile fut élevé par sa mère et sa grand-mère, dans le pensionnat de Morges que tenaient ces deux femmes, accueillant de jeunes Allemandes pour parfaire leur éducation. On ne sera pas surpris, donc, quand on apprendra que le jeune peintre se rend en 1911 à Leipzig pour demander la main d'une belle Inge, qu'il épousera en 1914 et qui sera sa fidèle compagne sa vie durant.

Précédemment, il avait réussi à Lausanne un baccalauréat classique et s'exprimait avec facilité par la musique: il improvisait brillamment au piano et jouait du violoncelle. A dix-huit ans, il s'inscrit à l'École des Beaux-Arts de Genève, qu'il quitte deux ans plus tard pour faire ses propres expériences, inspirées par les œuvres des grands maîtres. Ce sera Paris, Lausanne, puis Gryon et les villages de Lavaux, Rieux et Chardonne; plusieurs voyages importants, de très nombreuses expositions, dès le début

de sa carrière. Comme l'écrit François Daulte: *Sans renier ses origines, Bosshard s'efforça, dès son premier séjour à Paris, au printemps 1910, de s'exprimer librement. S'il travailla à côté des Fauves français, des Expressionnistes allemands et des Cubistes, qui l'influencèrent quelque temps, il évolua selon son tempérament, en toute indépendance, et se tint à l'écart des chapelles et des modes par définition éphémères. D'instinct, Bosshard sut que le principal pour un peintre n'est pas d'étonner, mais de durer, et que choquer n'est pas un but à longue portée.* (Catalogue de l'Hermitage, p. 5.)

L'exposition de Payerne commence dans l'abbatiale par les œuvres d'inspiration religieuse, et notamment cette étonnante *Sainte-Cène* à propos de laquelle Paul Budry a écrit: *Ce tableau est un des plus graves, poignants et incomplets que Bosshard ait conçus. La table est du brun de nos tables de café de village. [...] Le bol à quatre sous est sur la table, rempli de vin rouge ou de sang. Nous assistons précisément à la seconde critique de la transmutation. Le Christ, pris dans le rayon d'une baie cachée à nos yeux, sans aucun de ces traits par lesquels les Castagno, les Vinci, les Burnand ont pensé rendre sa divinité théâtrale, semble se livrer posément à une expérience de physique, sur laquelle les Onze – des hommes de par ici – se penchent avec des sentiments mêlés, les uns avec une confiance tranquille qui sent son habitude du miracle, d'autres déjà prosternés et frappés de lumière comme si le mystère, à la lettre, s'instillait dans leur être. Pas un accessoire, pas une architecture, pas un geste, pas un mot. Une force de silence terrible. Toutes les Cènes qui se sont peintes prouvent plus ou moins par l'absurde que la Cène ne se peint pas. L'un en fait une agape de conspirateurs, d'autres un dîner de francs-maçons. Le point, la seconde sacramentelle est régulièrement manquée,*

et doit l'être. Mais Bosshard, l'agnostique Bosshard, s'en est rapproché davantage. Pour avoir pris les choses pour ainsi dire par le bol, par le plus humble instrument du mystère, il se trouve plus proche de la solennité sacramentelle. Les autres l'ont presque toujours pris par les têtes. Lui, par une intuition saisissante, nous enseigne que les choses sont plus près du cœur. (Œuvres, II, pp. 299-300.)

Bosshard a rencontré Budry dès sa formation aux Beaux-Arts de Genève. Ils se sont côtoyés régulièrement à Paris entre 1920 et 1924. Lorsque Budry déménage à Cully, en 1929, Bosshard est installé depuis trois ans à Rieux, et Géa Augsburg à son atelier à la place du Port, à Cully, dans une maison voisine de celle de la famille Budry. Mais c'est surtout à Rieux que les trois amis se voyaient – et c'est ainsi que naissent les amitiés vraiment fécondes, et les grandes œuvres: la *Sainte-Cène* décrite précédemment, qui date de 1930, le *Portrait de Vivekananda*, ou *La Chapotannaz*, tableau que Budry achètera et qui le suivra à la Bicoque, cette petite maison de Saint-Saphorin où il vécut les dix dernières années de sa vie. Et aussi le *Nu aux pantoufles* ou le *Nu au lac*. Du côté de Paul Budry, c'est cette importante monographie de 1932, qui faisait suite à un article de *Pages d'art* en 1926.

Reprenons le cours de l'exposition: après la peinture religieuse, on trouvera des œuvres inspirées par le règne minéral, pierres, cristaux, où l'on voit s'annoncer une certaine abstraction, et bien sûr toujours un sens affirmé de la construction picturale. Puis les autoportraits, accompagnés d'objets qui ont appartenu au peintre et qui l'ont suivi partout: sa palette, son chevalet... Dans l'escalier, un exceptionnel *Prométhée*, accroché à cet endroit avec génie.

Suivent les œuvres sur papier, une vraie découverte pour beaucoup. Dans la salle suivante, des paysages et des natures mortes, paysages de Grèce et

d'Algérie, pays dans lesquels Bosshard et Budry voyagèrent ensemble, en 1933 et 1937. Enfin les grands nus, où les espaces sont si vigoureusement séparés, et où la mise en scène est aussi importante que la personne peinte. A propos des femmes qu'il a peintes, Bosshard disait: *Je considère que mon œuvre est terminée, non pas quand elle se rapproche de la femme qui pose devant moi, mais quand elle ressemble à mon rêve.* (C. Flubacher, *Les peintres vaudois*, pp. 84 et 90.)

Je vous invite donc à rêver devant ces œuvres majeures de l'art vaudois du XX^e siècle, et à admirer la lumière qui se dégage de ces tableaux, leur construction rigoureuse, leur palette de coloris.

Par sa vie, à Morges, Rieux et Chardonne, par ses thèmes picturaux résolument tournés vers le Léman et la Méditerranée, Bosshard est un peintre du soleil, du Midi, de la lumière. Comme le dit si bien Budry, dans cette dernière citation: *La peinture de Bosshard est avant tout une fabrique de lumière. Que de fois il part sur de solides et savoureuses esquisses en couleurs, sur lesquelles on se dit qu'il va poursuivre en nourrissant, en cuisinant ces tons, en complétant simplement son thème par une instrumentation. Non pas, il ouvre son projecteur à la lumière, et tout est remis en question. C'est là qu'il commence à vibrer, là que commence pour lui le bonheur de peindre.* (Œuvres, II, p. 289.)

En guise de catalogue, on trouvera une plaquette contenant, en plus des reproductions de grande qualité, des textes inédits de Bosshard, sous le titre *Lettre à mon élève*.

Le voyage de Payerne s'impose donc, pour redécouvrir les facettes méconnues de ce grand peintre du XX^e siècle, exposé avec un grand soin dans l'abbatiale et les salles du musée.

YVES GERHARD

Ouvert du mardi au dimanche, de 10h à 12h et de 14h à 18h, jusqu'au 1^{er} novembre.

Xavier de Maistre, héros et dilettante

Quand on évoque le nom de Maistre, on voit surgir Joseph, pamphlétaire contre-révolutionnaire qui sut défendre ses positions avec une hargne fiévreuse, magnifiée par un style pénétré d'élégance et d'ironie voltairiennes. Un auteur brûlant, extrémiste: «Tout est miraculeusement mauvais dans la Révolution française.» L'invasion de son pays (la Savoie) par les armées de la Convention, en 1792, l'oblige à se retirer à Lausanne, où il forge ses premières armes de polémiste (*Lettre d'un royaliste savoisien à ses compatriotes*).

En 1795, son frère cadet Xavier, officier de l'armée sarde, le rejoint après l'échec de l'offensive de Victor-Amédée III contre les troupes de Bonaparte. Ses bagages contiennent le manuscrit d'un court récit de quarante-deux chapitres au titre prometteur, mais que son auteur ne destinait pas à la publication: *Voyage autour de ma chambre*. Ce récit autobiographique raconte avec une exquise désinvolture les observations, songeries, souvenirs et réflexions d'un jeune officier mis aux arrêts à la suite d'un duel. L'incarcération n'est guère féroce, dans une vaste chambre agréablement meublée, «située sous le quarante-cinquième degré de latitude, selon

les mesures du père Beccaria.» Le condamné jouit de la compagnie de son chien et des services d'un domestique. Ces pages au ton malicieux mais nimbé d'une discrète mélancolie cachent, derrière la parodie des récits d'aventures et d'explorations du XVIII^e siècle, un éloge de la capacité de la nature humaine à s'adapter aux contingences et à l'adversité grâce au pouvoir de l'imagination. Bien que fort éloignée des préoccupations de Joseph, l'œuvre fut publiée par ses soins à Lausanne en 1795, et connut un grand succès tout au long du XIX^e siècle. La postérité n'a d'ailleurs gardé que ce titre, ce qui est un peu mince pour faire de son auteur un classique.

On aurait cependant tort de mépriser l'excellent dialogue philosophique que cet aristocrate nonchalant arrache à sa plume quinze ans plus tard. *Le Lépreux de la cité d'Aoste* raconte la visite d'un militaire (l'auteur lui-même) à un lépreux reclus dans une demi-ruine nommée *la Tour de la frayeur* par les habitants de la ville: ils la croyaient jadis hantée par «une grande femme blanche, tenant une lampe à la main» qui sortait «pendant les nuits sombres». L'auteur convoque ici les sortilèges convenus

mais toujours prenants du romantisme naissant – châteaux inquiétants, paysages sublimés, mélancolie incoercible, désespoir suicidaire vaincu par la foi – au service d'un récit digne et poignant, qui évite les pièges d'un style déclamatoire que la nature du sujet aurait pu induire. La sinistre tour a aujourd'hui disparu, mais une rue de la Tour-du-Lépreux rappelle au visiteur la vie misérable de Pier Bernardo Guasco, cependant que, non loin, une rue Xavier-de-Maistre célèbre la gloire de l'écrivain. Ce bref chef-d'œuvre de moins de trente pages mérite cet hommage.

Désœuvré, dépit par les triomphes des armées révolutionnaires, Xavier de Maistre se met au service du maréchal Souvorov, l'accompagne à Saint-Petersbourg dans son injuste disgrâce, et s'installe définitivement en Russie. Il ne la quitte que pour des séjours en Italie, à Paris et en Savoie. Il mène alors une vie de dilettante éclairé, exerçant tour à tour les métiers de portraitiste et de directeur de la bibliothèque et du musée de l'amiral de Saint-Petersbourg. Nommé colonel en 1809, il reprend du service l'année suivante dans le cadre d'une opération de pacification menée en Géorgie contre les Tchétchènes.

De cette expérience, il tire un récit d'aventures coloré et vigoureusement rythmé, digne du meilleur Jules Verne: *Les prisonniers du Caucase*. Publiée simultanément, *La Jeune Sibérienne* raconte le voyage héroïque d'une jeune fille venue implorer auprès du tsar la grâce pour son père injustement relégué au fond de la Sibérie. *Une Expédition nocturne autour de ma chambre* tente de raviver les charmes de son coup d'essai resté un coup de maître insurpassé.

L'unité de cette œuvre en apparence disparate est guidée par le thème de la claustration, avec ses agréments et ses tourments, et la tension qui naît du besoin d'évasion. Contrairement à un Chateaubriand, écartelé entre l'ordre ancien et le nouveau, Xavier de Maistre reste, tout autant que son frère, affectivement lié à l'ordre de l'Ancien Régime, qu'il continue à servir jusqu'en 1814 par sa participation à la campagne contre Napoléon. En littérature, le naturel et la légèreté de son écriture sont un écho tardif des bonnes manières de l'aristocratie du XVIII^e siècle, mais au service d'une thématique romantique. Tout le charme est là.

(Suite en page 3) —>

Actualités du référendum contre le CASSIS DE DIJON

Les forces en présence

Le site www.lavrille.ch donne la liste des associations, groupes divers, partis cantonaux ou fédéraux qui soutiennent publiquement le référendum et œuvrent à la récolte de signatures: Uniterre (anciennement Union des Producteurs suisses); le *BZS Bauerliches Zentrum Schweiz*; la Ligue vaudoise; le Centre Patronal vaudois; le *Komitee selbstbewusste freie Schweiz*; l'association des «Bioconsommacteurs»; «Bio Genève»; «Chance 21»; l'ASIN; les jeunes Verts Suisses et leurs aînés, Les Verts du Jura, les jeunes Verts Vaudois et leurs aînés, Ecologie libérale, le *Grüne Partei Bern Demokratische-Alternative GPB-DA*; les UDC vaudoise, valaisanne et suisse; le Parti Suisse du Travail, le Groupe des Entrepreneurs indépendants et progressistes.

Cette configuration hétéroclite ne doit pas choquer. Il y a certes deux référendums distincts, celui de M. Cretegnny et le nôtre, mais leurs arguments ne sont pas contradictoires.

Deux référendums qui ne s'opposent pas

Le premier référendum, lancé par M. Cretegnny, développe une argumentation avant tout écologique. Les lois suisses sur la production agricole sont,

à juste titre estime-t-il, très sévères. L'autorisation de les passer par dessous la jambe, qui découle du Cassis de Dijon, est inacceptable et va à l'encontre du soutien aux produits de proximité. Nos producteurs, et pas seulement agricoles, seront soumis à une concurrence insupportable, vu les conditions de production imposées en Suisse. Les exigences de traçabilité ne pourront plus être respectées. Enfin, M. Cretegnny, ce qui ne saurait nous déplaire, insiste sur la défense de la souveraineté suisse. Uniterre plaide pour la «souveraineté alimentaire». Les Verts veulent surtout protéger les paysans. Ils doutent, exemples à l'appui, que la diminution des prix payés aux paysans détermine une baisse du prix de vente au consommateur. Sous le titre «Le Cassis de Dijon est plus dangereux que la grippe porcine», Ecologie libérale reprend ces arguments et développe en plus l'idée qu'il n'y aura pas de baisse générale des prix sans une baisse générale des salaires.

Notre argumentation, développée en collaboration avec le Centre Patronal, est plutôt de type institutionnel. Si nous ne sommes pas forcément persuadés que les chicanes infinies imposées à nos agriculteurs par un écologisme bureaucratique sont justifiées, nous croyons qu'il faut soit les éliminer, soit les

conserver et imposer leur respect partout. On ne saurait les conserver tout en supprimant sournoisement l'obligation de s'y plier.

Nous contestons la soumission de notre politique étrangère à une perspective purement économique, et nous la contestons d'autant plus que cette perspective est économiquement discutable. Sur ce point, le référendum de M. Cretegnny et le nôtre sont à l'unisson.

L'idée de M^{me} Leuthardt de lutter contre le prétendu «flot de cherté» que représente la Suisse en privilégiant les consommateurs aux dépens des producteurs est erronée de plusieurs manières, notamment parce que tout consommateur est aussi un producteur.

Nous n'acceptons pas le Cassis de Dijon en tant qu'il dirige les pas de la politique agricole suisse dans la direction du futur Accord sur le libre-échange agricole (ALEA), lui-même marchepied de notre adhésion à l'Union européenne.

Enfin, et là de nouveau les deux référendums se rejoignent, nous refusons que la Confédération suisse octroie un gros avantage à ses «partenaires» européens (et mondiaux, nous reviendrons sur ce thème) sans rien obtenir en retour. Les UDC suisse et cantonales ainsi que l'ASIN ont distribué nos listes de signatures.

M. Félicien Monnier, étudiant en droit et collaborateur à *La Nation*, est le secrétaire de notre action sur le plan suisse.

Les vacances sont finies

Un grand nombre de feuilles de signatures ont été distribuées dans toute la Suisse. Elles rentrent à un rythme soutenu, mais nous sommes encore très loin du compte.

Les vacances, en tout cas politiques, c'est terminé! Le scandaleux «mois de grâce» que s'étaient offert les autorités en faisant courir le délai à partir du début des vacances est échu. Nous entrons dans la phase active, il convient de passer la vitesse supérieure.

Nous prions nos lecteurs de signer et de faire signer la feuille qu'ils ont reçue. **Ils peuvent nous en commander d'autres en nous la renvoyant ou simplement en téléphonant au 021 312 19 14** (à la suite d'une erreur regrettable, le numéro de téléphone indiqué dans la précédente édition était erroné).

Enfin, suite à un nombre non négligeable d'erreurs, nous rappelons qu'une feuille de signatures ne peut compter que des habitants d'une seule et même commune.

NON AU CASSIS DE DIJON!

Prédictions postdémocratiques

Paru en novembre 2008, le dernier livre d'Emmanuel Todd¹ dresse un sombre portrait de la démocratie occidentale actuelle. Fils d'Olivier Todd, et petit-fils de Paul Nizan, cet historien pose la famille au cœur de ses recherches: il relève l'importance du substrat anthropologique dans la logique des systèmes de pensée des sociétés, théorie qu'il affine au fil de ses parutions. Mais c'est dès 1998 qu'il dénonce les méfaits du libre-échangisme dans *L'illusion économique*. Il revient largement sur ce thème dans *Après la Démocratie*, mettant en évidence l'accroissement de l'inégalité au sein de notre société, malgré un bon-vouloir apparent en faveur de l'égalité.

Cette dérive inégalitaire trouve son fondement dans plusieurs paradoxes, à commencer par le développement de l'enseignement supérieur: selon Todd, il provoque une nouvelle inégalité cul-

turelle, car sa progression doit s'arrêter à 33% d'une génération accédant à une éducation supérieure, provoquant une nouvelle stratification de la société: la classe dirigeante (1%), une classe culturelle éduquée (33%), et la classe populaire (66%). On ne peut donc plus parler d'élite intellectuelle, mais plutôt d'une masse, d'un groupe intellectuel pouvant, par son importance quantitative, vivre en vase clos, se refermer (malgré lui) sur lui-même et consommer sa propre culture, malgré sa paupérisation! D'où la formation d'un mépris vis-à-vis de la classe populaire, désormais considérée non comme les «exploités», mais plutôt ceux qui ne sont pas capables, moins doués, et donc inférieurs.

Emmanuel Todd met aussi en avant les problèmes que cause la crise religieuse, amorcée à la Révolution française et aggravée dans les années 60: la

fin du XX^e siècle n'est que la décomposition finale des idéologies traditionnelles, causant paradoxalement aussi la mort des idéologies opposées au catholicisme: la disparition du catholicisme cause celle de ses ennemis qui ont perdu leur raison d'être.

Les conséquences de cette nouvelle structure de société sont d'abord un retour à la démocratie primitive, connue chez les Athéniens où régnait un grand sens de l'égalité entre les citoyens parce que supérieurs aux autres groupes qu'étaient les métèques, les étrangers et les esclaves. Ce système a aussi existé aux Etats-Unis, avec l'opposition entre Blancs et Noirs, ou encore en Grande-Bretagne et en France, avec la supériorité face aux colonies. Todd appelle cela «l'ethnicisation»: elle implique l'existence d'un groupe inférieur, paria, exclu, vis-à-vis duquel se construit l'égalité au sein de l'autre groupe.

Cela, ajouté au «narcissisme», qui n'est pas une idéologie mais plutôt un état de fait inégalitaire où l'individualité est isolée et préoccupée seulement d'elle-même, sont les constituants majoritaires d'une dérive de la démocratie. Todd envisage trois hypothèses: une dérive ethnique au sein des gouvernements (définition d'un bouc émissaire), la suppression du suffrage universel (conséquence d'un refus d'obéir au peuple), ou pour sauvegarder la démocratie, l'instauration de protections collectives: l'instauration d'un protectionnisme à l'échelle européenne. En prônant cette solution, Todd cherche avant tout à créer les conditions d'une remontée des salaires, qui permettrait de relancer la demande intérieure en Europe.

Si sa réflexion est riche, appuyée sur de nombreuses statistiques, elle semble demeurer incomplète, le protectionnisme européen n'étant qu'une première étape d'un processus qui reste à créer. On en voudrait plus, et du plus concret. Dans quelle mesure Todd serait-il écouté des hommes politiques français et européens? Rendez-vous sur son blog: www.protectionnisme.eu.

CLAIRE-MARIE LOMENECH

¹ Emmanuel Todd, *Après la démocratie*, Paris: Gallimard, 2008, 257 p.

Xavier de Maistre, héros et dilettante (Suite)

→ (Suite de la page 2)

Cette légèreté jointe à son goût de l'évasion avaient trouvé, en 1784 déjà, la plus singulière application: le jeune comte de Maistre a dix-neuf ans, il vient de s'engager dans la marine sarde et il participe avec enthousiasme à une des premières expériences aérostatiques dont il est le promoteur. Sous les yeux ébahis des Chambériens assemblés, il s'élève avec son ami Jean Brun à une altitude de quelque deux mille mètres, pendant vingt-cinq minutes seulement par défaut de combustible, ce dont il enrage. Au-dessous, madame Brun mère se lamente: «Ah! mon Dieu, s'écria-t-elle, je ne reverrai plus mon cher enfant!» «Elle ne le vit que trop tôt, commente avec humeur notre héros, car les provisions manquaient aux deux phaétons.» Retenons de Xavier de Maistre sa capacité à s'affranchir de toutes les pesanteurs, terrestre ou stylistique.

J.-B. ROCHAT

Références, commentaires et digressions:

*Xavier de Maistre, *Œuvre complète*, Paris, Edition du Sandre, 2007, 312 p. [Cette édition, sobriement présentée et bien imprimée, n'est pas sans défauts. Pour l'essentiel, elle reproduit une édition du XIX^e siècle, avec de trop nombreuses coquilles. Appareil critique insuffisant].

*Xavier de Maistre, *Voyage autour de ma chambre*, chronologie, présentation, notes, dossier, bibliographie par Florence Lotterie, Paris, Flammarion GF 1148, 2003, 155 p. [Excellente édition]

*On trouve les œuvres complètes de Xavier de Maistre en ligne sur le site:

www.gloubik.info/livres/demaistre/ Malheureusement la transcription est bâclée («borde» pour «horde», «espèce» pour «espèce», etc.), ce qui peut décourager la lecture.

*Xavier de Maistre a un exact homonyme, harpiste de son état, qui s'illustre dans l'adorable concerto en ut majeur de François-Adrien Boieldieu, œuvre contempo-

raïne du *Voyage autour de ma chambre*. Il a été enregistré chez Claves. Une heureuse occurrence à ne pas rater.

*Pauline Viardot, cantatrice célèbre du XIX^e siècle a composé une mélodie fort réussie sur une chanson russe citée (ou inventée?) par de Maistre dans *Les Prisonniers du Caucase*. Cecilia Bartoli la chante divinement. On la trouve sans difficulté sur *YouTube* (tapez «Hai luli») ou chez *iTunes*. Ce sera votre tube de la rentrée.

*Lors d'un voyage de Xavier de Maistre en Savoie en 1826, Lamartine lui a dédié une épître en vers intitulée *Le Retour*. L'auteur du *Lac* n'a rien écrit de plus plat, de plus gnangnan.

*Nous avons utilisé l'adjectif «extrémiste» pour qualifier Joseph de Maistre. On serait malavisé d'y chercher une intention péjorative. Le génie de Joseph de Maistre est justement de défendre avec panache des idées «extrêmes». Extrêmes? Relisez la phrase: «Tout est miraculeusement mauvais dans la Révolution française», et voyez comme elle est vraie parce que pondérée du poids exact de l'adverbe.

LA NATION

Rédacteur responsable:
Jean-Blaise Rochat

Rédaction et administration:
Place Grand-Saint-Jean 1
Case postale 6724, 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)
Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch
Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch

Imprimerie Beck, Lausanne

La crise financière: où en sommes-nous?

Tout a débuté au printemps 2007 par les fameux *subprimes* américains, ces hypothèques accordées en masse à des personnes ayant un risque élevé d'insolvabilité. Ce problème local et restreint à l'immobilier d'outre-atlantique a entraîné toute l'économie mondiale dans la récession car le risque lié à ces prêts hypothécaires a été disséminé dans le bilan d'une majorité de grandes banques via des produits financiers complexes. La plupart de ces produits, contenant un mélange d'hypothèques de différentes qualités, proposaient des rendements intéressants qui ont alléché de nombreux acteurs économiques. Par conséquent, l'explosion des saisies immobilières a fait s'effondrer les prix de ces produits financiers et a grevé les actifs du bilan des organismes bancaires, qui utilisent la valeur de marché pour comptabiliser leurs titres. Ensuite, par un effet boule de neige, les banques ont vu leur risque de défaut augmenter, ce qui a paralysé les prêts inter-bancaires, puis toute l'économie via l'imbrication mondiale des systèmes financiers et économiques. Le principal problème qui a entraîné le grippe de la machine financière est la perte totale de confiance des épargnants après l'explosion de la bulle spéculative. L'apogée de cette crise de confiance est sans aucun doute la faillite du géant bancaire *Lehman Brothers*; elle a fait réaliser aux investisseurs que leur épargne n'était en sécurité nulle part hormis sous leur

matelas, et par conséquent a entraîné un retrait généralisé des liquidités du marché action vers les valeurs refuges.

Aujourd'hui, un bon nombre d'analystes s'accordent pour dire que le pire est derrière nous, mais que l'avenir est loin d'être rose et l'issue plus qu'incertaine. En effet, la baisse des PIB des principaux pays est certes moins rapide que quelques mois auparavant, mais la baisse est toujours présente. De plus, un gros changement semble intervenir: les Américains, habituellement si prompts à l'endettement pour consommer à tout prix, se mettent à épargner afin de rembourser leurs emprunts. Ce changement de tendance est louable sur le long terme, mais à court terme réduit considérablement la consommation et entraîne pour de nombreuses entreprises de graves problèmes de surproduction et de chute des recettes. Si les entreprises ne peuvent plus couvrir leurs frais, elles vont chercher à limiter les coûts et par conséquent déprimer fortement le marché du travail pour aboutir à une hausse du chômage. Ce scénario souligne que les capacités de production mondiale sont sous-exploitées, ce qui induit un PIB réel inférieur au PIB potentiel. Cette perte de croissance entre la réalité et les capacités peut entraîner de la déflation, en tout cas sur le cours terme, ce qui retarderait la reprise avec la mise en place d'une spirale déflationniste qui veut que les acteurs économiques re-

noncent à consommer aujourd'hui car les prix seront plus bas demain.

Les banques centrales minimisent ce risque afin de ne pas créer d'anticipation auto-réalisatrice, mais vont sûrement avoir recours à une politique quantitative qui consiste à augmenter la masse monétaire en injectant des liquidités nouvelles dans le système bancaire. Cependant, s'il y a utilisation de la planche à billet de manière massive, elle provoquera une inflation à long terme. L'inflation entraînera une perte de pouvoir d'achat pour les consommateurs, mais permettra aux Etats qui ont eu recours à un fort endettement de diminuer le poids réel des montants à rembourser. Espérons que les banques centrales sauront garder leur rigueur et indépendance.

Pour la Suisse, il semble que le problème réside principalement dans notre économie d'exportation, qui souffre de la récession mondiale et nous rend fortement perméable à la conjoncture internationale. Nos exportations subissent le caractère de valeur refuge de notre monnaie; avec la crise, le franc suisse s'est beaucoup apprécié et a donc augmenté artifi-

ciellement le prix de nos produits pour l'étranger. La BNS tente d'agir sur les taux de change afin de faire baisser notre devise et moins pénaliser nos exportations, mais s'opposer à une tendance du marché est loin d'être évident, souvenez-vous du coup d'éclat de Soros avec la livre sterling.

L'issue de la crise reste encore sujette à de nombreuses spéculations, mais le point crucial n'est pas tant de savoir quand nous allons retrouver une croissance, que de savoir comment. En effet, les pressions internationales sont fortes et risquent de changer la donne. Ainsi, les «paradis fiscaux» en prennent pour leur grade, des normes de plus en plus contraignantes veulent être adoptées, les flux financiers partent en masse vers les pays en développement et le dollar est fortement contesté au risque de voir le yen s'imposer dans les échanges internationaux. En définitive, cette crise va changer les équilibres mondiaux. Espérons que la Suisse soit suffisamment forte et avisée pour défendre au mieux ses intérêts.

A. B.

On nous écrit: † Jean Vallat

La Nation se doit d'honorer, au moins brièvement, la mémoire du professeur Jean Vallat, décédé dernièrement. Jean Vallat a été «l'inventeur» de la vulgarisation agricole au début des années cinquante. Cela consistait en réunions des paysans du village dans l'arrière-salle du bistrot ou à l'école pour discuter de leurs problèmes d'exploitants (c'est dit très lapidement!). Et ce mouvement qui avait commencé avec le «Groupe du Pigeon» à Forel, a coïncidé avec les «communautés villageoises», lancées par Marcel Regamey, et dont l'animation et l'inspiration étaient assurées notamment par Daniel Laufer, William Hentsch, Olivier Delafontaine, Charles Nicole, pasteur-résident de Crêt-Bérard, et j'en oublie.

À peu près à la même époque, le Conseiller d'Etat Ducotterd à Fribourg

avait lancé un mouvement un peu analogue pour réunir et sensibiliser les jeunes ruraux à leurs problèmes professionnels. J'en ai oublié le nom.

Quoi qu'il en soit, Jean Vallat a donné un contenu, une substance, à ces réunions de paysans. C'était un homme passionnant, chaleureux, qui savait rendre compréhensibles à tout un chacun les sujets les plus complexes, aussi bien techniques qu'économiques ou politiques. C'était aussi un solide chrétien, un vrai catholique jurassien.

Dès 1958, la «vulgarisation», qui avait essaimé dans les cantons voisins, est devenue officielle, succès et financement obligent... Ce n'est que bien des années plus tard que Jean Vallat est devenu professeur d'économie rurale à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich.

ANDRÉ GUEX

Revue de presse

Un épisode du grand feuilleton de l'été

Difficile d'échapper au grand et parfois unique sujet qui semble intéresser nombre de journalistes en ce temps de vacances: la succession de M. Pascal Couchepin. Dans la masse des articles parus, nous avons retenu (cités par *La Liberté* du 4 août) les propos de la conseillère d'Etat fribourgeoise Isabelle Chassot qui a récemment renoncé à une candidature au Conseil fédéral. Certes nous savons qu'il faut apprécier avec prudence les propos des politiciens, propos souvent empreints de tactique partisane. Mais si M^{me} Chassot ne nous rejoue pas en nouvelle version «la fable du renard et les raisins», ses déclarations méritent qu'on s'y arrête:

[...] Je n'ai pas fait un choix contre le Conseil fédéral, mais pour le canton de Fribourg.[...] Je sais que certains voient le Conseil fédéral comme le rêve obligé de tout politicien. Pour moi, ce n'est ni un rêve, ni un cauchemar. J'ai été la collaboratrice des conseillers fédéraux Koller et Metzler, je connais bien les limites et les contingences de la fonction. Et si le train ne repasse pas, tant pis [...]

On souhaiterait de telles réflexions politiques aussi en terre vaudoise, non seulement chez le candidat poussé à se présenter, mais aussi chez ses amis politiques dont les motifs ne sont pas tous inspirés par le bien de notre Canton.

E. J.

La course à Berne

Dans les torrents d'insignifiance journalistique que génère cette trop longue course à la succession, le hasard nous a fait découvrir dans *La Liberté* du 31 juillet deux commentaires originaux.

Le premier, de Pascal Décaillet:

«... pourquoi la course à l'exécutif suprême, dans le système suisse, doit-elle à tout prix s'accompagner de ce jeu

de masques et bergamasques, désirs voilés, aveux reportés, cette forme de Carte du Tendre, où ne manqueraient que la douceur des ruisseaux et la trace timide de l'herbe fauchée, à la pointe des escarpins?

Nous avons des partis politiques, avec de vrais chefs... intérieurement torréfiés par le feu du désir fédéral. Il serait parfaitement naturel, comme dans n'importe quelle démocratie du monde, que ces hommes-là, dès le début, se lancent. Chez nous, non. On se masque. On envoie des seconds au sacrifice. On jouit même à contempler leur lente montée sur l'autel. Et là, nul Archange, surtout pas, pour retenir, in extremis, le bras du destin.

Candidat au Conseil fédéral, voilà donc une posture qui rappelle celle du Chevalier de Lagardère, lorsque, déguisé en Bossu, camouflant ses desseins, il arpente l'entourage du Prince de Gonzague. Trompant tout le monde, se jouant des naïvetés, profitant de ses apparences de vulnérabilité pour assoupir les méfiances. On joue les uns contre les autres. On laisse aller, dague au poing, ses gens de maison. On lance des lièvres, des lapereaux. On s'envoie des billets»

Le second, d'un lecteur qui cite *Bel Ami* de Maupassant:

«C'était un de ces hommes politiques à plusieurs faces, sans conviction, sans grands moyens, sans audace et sans connaissances sérieuses, avocat de province, joli homme de chef-lieu, gardant un équilibre de finaud entre tous les partis extrêmes, sorte de jésuite républicain et de champignon libéral de nature douteuse, comme il en pousse par centaines sur le fumier populaire du suffrage universel.»

Peut-être certains candidats s'y reconnaîtront-ils.

Ph. R.

Le Coin du Ronchon

Vacances et vacarme

La Pologne s'apprête à fêter en 2010 le bicentenaire de la naissance de Chopin. La question est: les Polonais méritent-ils Chopin? La réponse est: non! Partout dans les lieux publics des grandes villes de ce pays – comme dans le reste du monde dit civilisé –, devant les gracieuses maisons ornées d'attiques sculptées ou sur les places Renaissance, des haut-parleurs déversent la plus insane bouillie sonore. A chaque coin de rue, des saltimbanques pathétiques croient nécessaire d'accompagner leurs misérables exhibitions d'un fond sonore envahissant. Les restaurants affichent sans vergogne leur asservissement au bruitage anglo-américain, dans les salles et sur les terrasses. Et comme on est en concurrence avec l'histrion d'à côté, on pousse le son pour bien montrer qui est le maître. Impossible de manger au calme, de soutenir une conversation sans élever la voix. Le comble a été atteint à Gdańsk, le long de la Voie royale, joyau baroque d'une des plus belles villes du monde patiemment reconstruite après les désastres de la guerre. Va-t-elle aujourd'hui crouler sous les décibels d'une gigantesque *disco* montée sur estrade et qui rend le centre

de la ville infréquentable? Et pourtant, le troupeau des touristes déambule benoîtement dans ce gâchis, indifférent à cette dégoûtante pollution sonore. Personne pour arracher les fils, personne pour crever les membranes des hauts-parleurs, personne pour jeter dans les eaux du port le gominé à lunettes noires qui s'agite à deux mètres au-dessus d'eux en hurlant des inepties dans son micro, soutenu par un vacarme que l'on n'avait plus entendu depuis 1945.

A côté des armes à feu, le haut-parleur est l'invention la plus diabolique issue du cerveau de l'homme: c'est la guerre au silence, la guerre à la vie intérieure, la torture la plus atroce qu'on peut infliger, parce que le bruit, surtout l'obsédante vibration des basses, s'insinue partout et que nul ne peut y échapper.

Chopin 2010? Laissez tomber: il faudrait le *booster* aux décibels, réduire sa rythmique à un temps, simplifier son harmonie pour que ses chefs d'œuvre atteignent les oreilles délabrées de nos contemporains. Réapprenons d'abord le silence et, pour Chopin, on en recausera en 2050.

UN RONCHON